Les adpositions "spatiales" et le problème de la polysémie

Jean-Michel Fortis

▶ **To cite this version:**

Jean-Michel Fortis. Les adpositions "spatiales" et le problème de la polysémie. Jacques François, Eric Gilbert, Claude Guimier & Maxi Krause. Autour de la préposition, Presses Universitaires de Caen, pp.183-193, 2009, 978-2-84133-344-8. halshs-01527767

HAL Id: halshs-01527767
https://shs.hal.science/halshs-01527767

Submitted on 25 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[P.183]

LES ADPOSITIONS "SPATIALES" ET LE PROBLEME DE LA POLYSEMIE

Jean-Michel Fortis

"Spatial" adpositions and the problem of polysemy
This paper points to some inadequacies of cognitive analyses of spatial adpositions. Polysemy, it is argued, is often allowed to proliferate without necessity. This excessive liberality can be faulted, among other reasons, on the way semantic features and the central meaning of adpositions are selected and specified. Further, semantic features are often identified with narrowly defined perceptual features, which, because they are taken to represent objective properties, may introduce parasitic information from the depicted scene itself. Finally, in determining the semantic import of the context, we should refrain from construing it too literally, and allowance should be made for pragmatic inferences. Along the discussion, special reference is made to studies of the English preposition *over*.

Introduction

Je me propose de revenir ici sur les descriptions sémantiques des adpositions "spatiales" en usage dans la linguistique cognitive, je veux parler des structures en réseau où les sens d'une adposition sont représentés par des nœuds censés figurer leur proximité sémantique ou leur centralité. Ces réseaux, objecterai-je, laissent proliférer les sens de manière injustifiée et reflètent des choix arbitraires. Ces critiques déboucheront sur quelques propositions visant à remédier à cette prolifération sémantique. Je conclurai par des remarques générales sur la linguistique cognitive.

Au long de cette présentation, c'est la préposition *over* qui me servira principalement d'illustration. Elle a en effet donné lieu à de nombreux travaux où apparaissent clairement les problèmes que je souhaite souligner.

A. PROBLEMES POSES PAR LES RESEAUX LEXICAUX

A.1. Prolifération des sens

Dans son étude sur *over* (1987), Lakoff expose le dilemme suivant :

dans *Sam walked over the hill*, soit *over* exprime le passage d'un trajecteur au-dessus d'un site (ce qui représente le sens central) et l'information supplémentaire (la verticalité de la colline V, son extension X, le contact du trajecteur et du site C) est ajoutée par l'objet et le verbe (*interprétation de la spécification minimale*); soit le réseau contient un schéma pleinement spécifié (le sens central + VXC) correspondant à un sens distinct de *over* (*interprétation de la spécification complète*). Or, c'est la spécification complète que Lakoff choisit. Pour quelles raisons fait-il ce choix peu économique ?

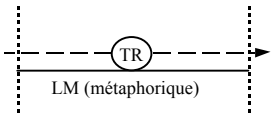
Il s'agit d'abord de rendre compte des comportements idiosyncrasiques. Par exemple, l'inacceptabilité de (2) refléterait le rejet par *over* d'un mouvement face à une paroi verticale (mais notons que la phrase prête à ambiguïté). [p.184]

(1) *Superman flew all over downtown Metropolis* vs

(2) * *Superman flew all over the canyon walls* (Lakoff 1987).

Cette idiosyncrasie justifie alors d'intégrer l'alignement vertical de la cible et du site dans la représentation sémantique.

Il s'agit aussi pour Lakoff d'expliquer les extensions, par exemple aux relations temporelles, des schémas spatiaux. C'est ainsi que le schéma suivant, lui même une particularisation du sens central, donne lieu au sens temporel présent dans *do it over* (l'agent-cible "repassant sur" le procès figuré spatialement par le site).



Do it over.

Enfin, il faut expliquer les cas d'acceptabilité marginale, où la scène s'éloigne du prototype et suscite une compétition avec d'autres prépositions. Par exemple, Brugman (1988 : 21-2) considère que la faible acceptabilité de (3) provient du fait que *over* y est concurrencée par *across*. Or, *across*, qui spécifie de manière prototypique un contact, est un candidat préféré. C'est donc le trait [+ contact] qui rend (3) peu acceptable, et Brugman l'intègre aux

sens marginaux. A contrario, [- contact] est intégré au prototype.

(3) ? Sam walked over the field.

Toutefois, et Brugman elle-même le remarque, l'acceptabilité est modifiée quand est mentionné un but au-delà de la frontière du site :

(4) Boris walked over that field to get to the Kozlowski's farmhouse.

Néanmoins, ni Brugman ni Lakoff n'invoquent l'instabilité des contextes de (2) ou (3) pour expliquer leur faible acceptabilité. [p.185]

A.2. Cas des morphèmes génériques

Le choix de la spécification complète paraît peu judicieux pour les adpositions génériques, du type de *ta* en tzeltal (Grinevald 2006) ou *sa* en tagalog. En tagalog, la préposition générique *sa* signifie *pour, à, par, de, sur* etc. selon le contexte. Elle est employée seule si le contexte est suffisamment clair, le verbe (et parfois ses arguments) exerçant une contrainte plus ou moins forte (Fortis 2003). Il existe d'autres morphèmes "génériques" servant à spécifier des relations spatiales, mais qui n'ont pas de sens spatial, comme l'applicatif (Taylor 1996, Grégoire 1998), ou qui ont un sens spatial très général, comme le suffixe locatif bantou, la voix directionnelle en tagalog, la voix circonstancielle en malgache. Dans tous ces cas, on peut supposer que la spécification de la relation résulte du contexte.

A.3. Choix du réseau et du format imagé

Parmi les possibilités suivantes, le format imagé tend à favoriser la troisième. Or, cette solution favorise la discrétisation des sens.
(i) certains nœuds correspondent à des tendances qui ne sont pas des sens attestés.[1]
(ii) certains nœuds (par ex. le "sens central" ou "prototype") correspondent à des sens plus abstraits, à des schématisations plus poussées (cf. Langacker).
(iii) tous les nœuds correspondent à des sens attestés.

---

[1] Voir l'avertissement de Rosch: "the notion of prototypes has tended to become reified as though it meant a specific category member or mental structure. (…) To speak of a prototype at all is simply a convenient grammatical fiction ; what is really referred to are judgments of degree of prototypicality." (1978 : 36 et 40)

Généralement, la possibilité que des sens soient non représentables ou non attestés mais correspondent à des zones d'un espace de traits n'est pas explorée. Les modèles morphodynamiques sont une exception notable (Victorri & Fuchs 1996).

A.4. Choix des traits distinctifs

Pour définir le prototype, tous les traits se valent-ils ? Faut-il les pondérer ? Soit la *cue validity* (valeur d'indice) de Rosch et al. (1976 : 384) : "The validity of a given cue *x* as a predictor of a given category *y* (…) increases as the frequency with which cue *x* is associated with the category *y* increases and decreases as the frequency with which cue *x* [p.186] is associated with categories other than *y* increases." Supposons alors, à la suite de Taylor (1988) que [+support] et la petitesse relative du trajecteur par rapport au site ([tr < site]) soient des traits de *on*. [+support] aurait une haute valeur d'indice pour *on*, alors que [tr < site], étant associé fréquemment à d'autres relations, aurait une valeur d'indice faible.

Soit maintenant le critère de diagnosticité introduit par Smith et Osherson (1984) : un trait est diagnostic s'il augmente la probabilité que l'exemplaire est typique de la catégorie. [+contact] aurait une haute diagnosticité pour *on* mais une faible valeur d'indice. On le voit, il importerait de s'interroger sur le(s) mode(s) de pondération.

Si les traits ne sont pas pondérés ni les catégories voisines prises en compte, les sens non centraux ne peuvent s'obtenir que par simple soustraction d'un ou plusieurs traits (comme chez Taylor 1988) ou par déformation du sens central (comme chez Lakoff). Les choix possibles permis par le système dans un contexte sont pourtant une source d'informations pour le récepteur, et permettent de réduire la quantité d'information encodée par l'adposition (Fortis 2004). Mais la notion de valeur oppositive n'a jamais eu bonne presse dans la sémantique anglo-saxonne (sections B.1 et B.5).

A.5. Choix du sens central

Dans les principales études sur *over*, le sens central est une relation soit statique (Kreitzer 1997 ; Tyler & Evans 2003 ; Deane 2005), soit dynamique (Brugman 1988 ; Lakoff 1987 ; Dewell 1994) ; le sens central n'y spécifie jamais que la relation change. Un certain type de GP (dits ici

"résultatifs") pose alors problème. Il s'agit des cas où *over* s'applique à une relation statique qui résulte du déplacement d'un trajecteur, la forme du déplacement n'étant pas nécessairement exprimable par *over*. Par exemple, Sam a traversé le pont et maintenant : *Sam is over the bridge*. Les cas où la forme du déplacement n'est pas exprimable par *over* (# *Sam walked over the bridge*, où *over* ne signifie pas *on*) sont difficiles à traiter par les théories qui postulent qu'*over* résultatif désigne une phase de ce déplacement (Dewell 1994). Les cas où la forme du déplacement est exprimable par *over* (*The clouds moved over the city* ; Kreitzer 1997) mais où *over* est résultatif exigent de justifier qu'*over* désigne une relation finale plutôt que la forme du déplacement. S'il est envisageable qu'*over* soit statique et néanmoins code une relation finale (implicitement dynamique) en anglais (qui possède des constructions résultatives), le cas du français est délicat puisqu'on n'y trouve guère ces constructions. Plutôt que de faire appel à un *principe d'anticipation* (Vandeloise 1987), il semble préférable d'admettre un sens central culminatif (section B.3). [p.187]

B. COMMENT REDUIRE LE NOMBRE DE SENS ?

B.1. Facteurs pragmatiques

Doit-on postuler, comme le fait Deane (2005) un sens haptique de *over*, qui compenserait le fait que, dans (5), le trajecteur est sous le site, et expliquerait l'inacceptabilité de (6)?

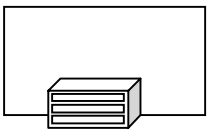
(5) There are flies all over the ceiling.

(6) * There are flies hovering all over the ceiling.

Mais (6) informe à la fois sur le mode de mouvement des mouches et sa localisation, et l'effet visuel de saturation de l'espace du plafond ("covering sense" dans la plupart des études). Ce triple focus paraît difficile à traiter et créer une instabilité. Plus généralement, ce genre d'instabilité sémantique nuit à l'acceptabilité de certains énoncés. Considérons ainsi un exemple d'Herskovits (1986) et sa contrepartie française :

(7)a # The chest of drawers is on the wall.
b # *La commode est sur le mur.*

(8)a The chest of drawers is on the left wall.
b *La commode est sur le mur de gauche.*



(9)a The chest of drawers is against the wall.
b *La commode est contre le mur.*

En (7), la relation spatiale avec le site est en focus : l'interprétation la plus spécifique possible est donnée. Selon cette interprétation et faute de contexte, le mur n'est pas seulement localisateur, il sert de base à la [p.188] commode. Or, ce n'est pas ce que le locuteur entendait décrire. En (8), la nature de la relation spatiale avec le site n'est pas la principale information en focus, où c'est la localisation par rapport aux autres murs qui est en focus : le focus mis sur l'information contrastive (gauche vs droite) met à l'arrière-plan la spécification de la relation de la commode au mur. L'interprétation où le mur sert de base est neutralisée. En (9), *against* / *contre* lève l'équivoque suscitée par (7).

De même, dans *Jean est à la piscine* (vs *Jean est dans la piscine*), on peut supposer la chaîne inférentielle suivante: *à* est moins spécifique que *dans* > l'information en focus n'est pas la relation elle-même > l'information en focus est une autre information, par exemple l'activité de Jean. Plutôt que de conférer à *à GN* un sens renvoyant aux activités routinières (Vandeloise 1987, 1990), il est plus économique d'y voir une inférence.

Généralement, les facteurs pragmatiques sont peu pris en compte. Lorsqu'ils le sont, ils conduisent à réévaluer le rôle de la valeur oppositive, en langue ou en contexte de discours, ce qui demeure exceptionnel en linguistique cognitive (voir cependant Wilkins & Hill 1995, sur la valeur de 'go' par opposition à 'come').

B.2. Eviter le "littéralisme"

L'analyse de l'exemple (10) de Tyler et Evans (2003) est représentative des méfaits d'une interprétation "littérale" des énoncés (d'ailleurs en contradiction formelle avec leurs déclarations d'intention), et illustre encore la difficulté posée par les GP analysés comme résultatifs.

(10) Arlington is over the Potomac River from Georgetown.

Voici comment les auteurs justifient l'idée que cette occurrence d'*over* instancie un sens spécial : "Notice in this sentence that the verb, *is*, fails to indicate any sense of motion. In our model for *over* [où le sens générique est statique], it is the verb that typically codes for motion and hence prompts for a trajectory. (…) If there is no trajectory, there is no beginning or end point. Hence, there is no principled way of deriving an On-

the-other-side-of Sense for this sentential context. (…) Consequently *over* must have associated with it a context independent On-the-other-side-of Sense." (Tyler & Evans 2003: 81)

Le même raisonnement reviendrait à poser deux sens pour *jusqu'à*, un (prototypique) dans : "le train va jusqu'à Paris", et un autre dans "ce train est jusqu'à Paris". N'est-il pas plus raisonnable de considérer que dans (10) le trajet est donné implicitement dans les jalons que sont Georgetown, [p.189] le fleuve Potomac et Arlington ? Dans ce type de contexte, une propriété est prédiquée d'une entité (Arlington est… / ce train est…), mais cette propriété est conceptuellement identifiée de façon dynamique (Arlington a la propriété d'être atteinte depuis Georgetown en traversant le Potomac, le train a la propriété d'aller jusqu'à Paris).

B.3. *Over* comme exprimant multimodalité et culmination

Soit l'exemple (11) de Tyler and Evans (2003):

(11) The nearest bridge is about half a mile above the falls.

Dans (11), *above* réfère à un endroit éloigné. Conventionnellement associée à *above,* cette acception serait donc *fortuite,* et entérinée par l'usage comme un sens distinct ("Topographical Distance Sense"). Mais ce qui est situé plus haut dans le champ visuel est typiquement plus éloigné. Si notre perception de l'espace ne sépare pas l'information sur les positions dans le champ visuel de l'information sur la distance, il semble superflu d'ajouter un "Topographical Distance Sense".

De même, si l'on considère que *over* a un sens culminatif (par ex. 'mouvement vers une position dépassant une limite'), *over* = 'terminé' n'est pas métaphorique. Car ce qui est au-delà d'une limite est atteint après le déplacement jusqu'à cette limite, et est donc ipso facto plus loin sur l'axe temporel (Pottier 1962, qui parle à ce propos de "temps cinétique"). Si *over* résulte d'une saisie spatio-temporelle, sa dimension temporelle ne peut être considérée comme un trait sémantique dérivé d'un sens spatial fondamental.

En outre, en faisant l'hypothèse qu'*over* encode un procès, on évite la difficulté liée aux GP résultatifs. Dans cette hypothèse, *over* est analogue à un prédicat verbal second dans une construction sérielle, héritant ses opérateurs de TAM du verbe principal avec lequel il est cosubordonné (pour reprendre la terminologie de Van Valin & LaPolla 1997). En fonction du contexte, le procès antérieur à la relation finale peut être mis entre

parenthèses (par ex. dans *helicopters are hovering over a ship*), et la préposition désigne alors un procès statique. En bref, *over* manifesterait le même type d'ambiguïté que *sortir* (*je sors par la porte* vs *je sors cinq minutes*).

B.4. "Objectivisme" et traits perceptifs

L'objectivisme consiste à faire dépendre l'analyse d'une expression de propriétés attribuables à l'état de choses lui-même. Ainsi, dire, comme le font Tyler et Evans (2003), que : [p.190]

(12) *the ball is over the fence = objective motion* mais

(13) *John lives over the hill = subjective motion*, sous prétexte qu'il y a réellement eu mouvement dans le première phrase mais pas dans la seconde revient à faire dépendre la représentation du sens de *over* non de la conceptualisation des scènes (comme le proclame pourtant la sémantique cognitive) mais de ce qui s'est réellement passé. On peut pourtant considérer que la perception des relations décrites en (12) et (13) suit dans ces deux cas une ligne orientée depuis un point de visée centré (par exemple) sur le locuteur. Que cette ligne ait été parcourue effectivement par le trajecteur est indifférent.

L'objectivisme favorise subrepticement l'idée que l'emploi d'une adposition est déclenchée par des propriétés perceptives (par excellence relatives à la forme visuelle des objets), auxquelles leur caractère public semble conférer un surcroît d'objectivité. Voyez par exemple l'analyse par Kreitzer (1997 : 311) de *across the bridge* ou *I drove over the bridge*. Comment, demande-t-il, ces énoncés peuvent-ils être acceptables alors que *across* s'applique à un axe perpendiculaire à l'axe de plus grande élongation et *over* à un axe vertical ? Une métonymie implicite en est la raison : "Crossing the bridge thus also entails moving both across a gap in a path as well as over a linear depression ; via a metonymy, *bridge* stands for either of these two entailments." Plutôt que de dire qu'un pont sert à dépasser un obstacle (d'où *over*), Kreitzer préfère caractériser la scène en termes perceptifs, et non praxéologiques d'obstacle (cf. Cadiot & Visetti 2001, pour une critique).[2] Mais cette apparente objectivité des traits perceptifs se paie au

[2] Pour être juste, il faut noter que Vandeloise (et d'autres auteurs) ont souligné l'importance de traits fonctionnels, comme le contrôle du mouvement du trajecteur par le site pour *dans* (2001 : 234 sqq).

prix d'une surspécification des conditions d'emploi des adpositions, et donc d'une prolifération des sens.

B.5. L'approche cognitive

La prodigalité sémantique que j'ai critiquée ici a-t-elle des raisons plus profondes ? Dans l'approche cognitive, le choix de l'analyse la plus économique possible n'a pas de valeur méthodologique. La langue n'y est pas un système considéré indépendamment des représentations des locuteurs individuels, ni un mécanisme inné (comme chez Chomsky, par exemple Chomsky 1985). Le locuteur individuel y construit ses représentations à [p.191] partir des énoncés auxquels il est exposé, et on ne doit donc pas attendre que cette construction naturelle obéisse à un principe artificiel de méthodologie (c'est le *usage-based model* de Langacker 1987). Mais quel est le niveau auquel travaille le linguiste ? La langue comme entité sociale ou les représentations du locuteur ? Les méthodes du linguiste semblent bien mettre hors de sa portée les représentations. Certes, on a parfois cherché à valider par l'expérimentation psychologique les différents sens obtenus au terme d'une analyse sémantique (Sandra & Rice 1995, Rice 1996). Mais l'analyse linguistique doit-elle privilégier les classes qui sont discriminées par les sujets ? La monosémie "lexicale", au palier de la langue, pourrait être difficilement accessible aux locuteurs (Ruhl 1989). Le structuralisme et ses rejetons se donnaient les moyens de penser cette articulation entre la langue et le discours, entre lexème et classe d'oppositions, entre le palier du socialement normé et le texte ou l'énoncé. Mais l'empirisme anglo-saxon imprègne la linguistique cognitive : il est manifeste dans le primat qu'il accorde au perceptif, et son mariage aux sémantiques extensionnelles se lit encore dans l'objectivisme que nous avons pointé (même si la sémantique cognitive se pense en rupture avec ces sémantiques). Or, cet empirisme a toujours accusé le structuralisme de perdre le contact avec les "états de choses".[3]

Quant à la non prise en compte du composant pragmatique (voir toutefois Herskovits 1986), elle suit peut-être de l'idée que la compréhension se réduit à un appariement avec les représentations sémantiques, et contribue à son tour à discréditer des hypothèses sémantiques plus économiques.

---

[3] Voir Geeraerts (1993), qui, malgré son statut de linguiste cognitif, fait intervenir pour définir la polysémie des tests "logiques" ayant trait à la vérité des énoncés ou à la définition des lexèmes, pour reconnaître ensuite que ces tests mènent à des apories.

Références bibliographiques

BRUGMAN Claudia (1988), *The story of "over" : polysemy, semantics and the structure of the lexicon*, New York, Garland.

CADIOT Pierre & VISETTI Yves-Marie (2001), *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes*, Paris, P.U.F.

CHOMSKY Noam (1985), *Réflexions sur le langage*, Paris, Flammarion [tr. fr. de *Reflections on language*, New York, Random House, 1975].

DEANE Paul D. (2005), « Multimodal spatial representation : On the semantic unity of *over* » in *From perception to meaning. Image schemas in cognitive linguistics*, B. Hampe (éd.), Berlin - New York, Mouton de Gruyter, p. 235-282. [p.192]

DEWELL Robert (1994), « Over again : image-schema transformations in semantic analysis », *Cognitive Linguistics*, 5(4), p. 351-380.

FORTIS J.-M. (2003), « Voix et relations spatiales en tagalog », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, XCVIII(1), p. 455-484.

FORTIS J.-M. (2004), « L'espace en linguistique cognitive : problèmes en suspens », *Histoire Epistémologie Langage*, 26(1), p. 41-86.

GEERAERTS Dirk (1993), « Vagueness's puzzles, polysemy's vagaries », *Cognitive Linguistics* 4(3), p. 223-272.

GREGOIRE Claire (1998), « L'expression du lieu dans les langues africaines », *Faits de Langues*, 11-12, p. 285-303.

GRINEVALD Colette (2006), « The expression of static location in a typological perspective », in *Space in languages: Linguistic systems and cognitive categories*, M. Hickmann & S. Robert (éd.), Amsterdam - Philadelphia, John Benjamins.

HERSKOVITS Annette (1986), *Language and spatial cognition : an interdisciplinary study*, Cambridge, Cambridge University Press.

KREITZER Anatol (1997), « Multiple levels of schematization : a study in the conceptualization of space », *Cognitive Linguistics*, 8(4), p. 291-325.

LAKOFF George (1987), *Women, fire and dangerous things : what categories reveal about the mind*, Chicago, Ill., University of Chicago Press.

LANGACKER Ronald W. (1987), *Foundations of cognitive grammar, vol. 1 : theoretical prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.

POTTIER Bernard (1962), *Systématique des éléments de relation – Etude de morphosyntaxe structurale romane*, Paris, Klincksieck.

RICE Sally (1996), « Prepositional prototypes », in *The construal of space in language and thought*, M. Pütz & R. Dirven (éd.), Berlin, Walter de Gruyter, p. 135-165.

ROSCH Eleanor (1978), « Principles of categorization », in *Cognition and categorization*, E. Rosch & B.B. Lloyd (éd.), Hillsdale, Lawrence Erlbaum, p. 27-48.

ROSCH Eleanor, Mervis C.B., Gray W.D., Johnson D.M. & Boyes-Braem P. (1976), « Basic objects in natural categories », *Cognitive Psychology*, 8, p. 382-439.

RUHL Charles (1989), *On monosemy*, Albany, St. Un. of New York Press.

SANDRA Dominiek (1998), What linguists can and can't tell you about the human mind : A reply to Croft, *Cognitive Linguistics* 9(4), p. 361-378.

SANDRA Dominiek & RICE Sally (1995), « Network analyses of prepositional meaning : mirroring whose mind - the linguist's or the language user's ? », *Cognitive Linguistics* 6(1), p. 89-130. [p.193]

SMITH E.E. & OSHERSON D.N. (1984), « Conceptual combination with prototype concepts », *Cognitive Science*, 8, p. 337-361.

TAYLOR John R. (1988), « Contrasting prepositional categories : English and Italian », in *Topics in cognitive linguistics*, B. Rudzka-Ostyn (éd.), Amsterdam, John Benjamins, p. 299-326.

TAYLOR John R. (1996), « The syntax and semantics of locativised nouns in Zulu, in *The construal of space in language and thought*, M. Pütz & R. Dirven (éd.), Berlin, Walter de Gruyter, p. 287-305.

TYLER Andrea & EVANS Vyvyan (2003), *The semantics of English prepositions: Spatial scenes, embodied meaning and cognition*, Cambridge, Cambridge University Press.

VANDELOISE Claude (1987), « La préposition "*à*" et le principe d'anticipation" », *Langue Française* 76, p. 77-111.

VANDELOISE Claude (1990), « Les frontières entre les prépositions *sur* et *à*" », *Cahiers de Grammaire* 15, p. 159-184.

VANDELOISE Claude (2001), *Aristote et le lexique de l'espace: Rencontres entre la physique grecque et la linguistique cognitive*, Leland Stanford Junior University, CSLI Publications.

VAN VALIN Robert D. & LAPOLLA Randy J. (1997), *Syntax : structure, meaning and function*, Cambridge, Cambridge University Press.

VICTORRI Bernard & FUCHS Catherine (1996), *La polysémie*, Paris, Hermès.

WILKINS David & HILL Deborah (1995), « When "go" means "come": questioning the basicness of basic motion verbs », *Cognitive Linguistics* 6(2/3), p. 205-59.